

 PRIX DU JURY
FESTIVAL DE
DEAUVILLE
2025

CONDOR DISTRIBUTION PRÉSENTE

OFFICIAL SELECTION
sundance
film festival

SUR LA ROUTE D'OMAHA

UN FILM DE
COLE WEBLEY

AVEC
JOHN MAGARO MOLLY BELLE WRIGHT WYATT SOLIS

SCÉNARIO DE
ROBERT MACHOIAN


CONDOR
DISTRIBUTION

SYNOPSIS

Ella et son frère Charlie sont réveillés en pleine nuit par leur père. Sans explication, il les embarque pour un long voyage sur les routes du Midwest. Alors que les deux jeunes enfants découvrent un monde qu'ils n'ont jamais vu, leur père demeure mutique et soucieux. Ella commence alors à entrevoir la vérité derrière ce voyage improvisé...

2025 / DOLBY 5.1 / ÉTATS-UNIS / 1H23



DISTRIBUTION

CONDOR DISTRIBUTION

01 55 94 91 70

contact@condor-films.fr

61 rue de l'Arcade, 75008 Paris

LE 17 JUIN AU CINÉMA

Matériel téléchargeable sur : www.condor-films.fr/film/omaha

RELATIONS PRESSE

BOSSA-NOVA / Michel Burstein

01 43 26 26 26

bossanovapr@free.fr

www.bossa-nova.info



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR, COLE WEBLEY

Sur la route d'Omaha est votre premier film. Pourquoi vous êtes-vous emparé de cette histoire, et comment envisagez-vous cette première réalisation ?

La réponse a évolué à mesure que j'ai pris de l'âge. Je suis devenu père à 23 ans, et j'avais 40 ans quand j'ai fait *Sur la route d'Omaha*. Mon expérience avec la paternité – voir les enfants grandir, les changements que ça provoque dans la vie –, être américain, observer ce qui m'entoure, notamment tout ce qui s'est passé en 2008 [avec la crise des subprimes], démarrer ma carrière en 2009 dans une industrie fragilisée... Tout ça a joué : j'ai eu le temps de comprendre à quel point nos traumatismes, nos peines, nos soucis, sont différents quand on est adultes et parents. Je souhaitais donc que mon premier film évoque ce qui m'intéresse le plus profondément – la famille, la parentalité, l'empathie... On dit souvent qu'il y a les films qu'on aime et ceux que l'on doit faire. Quand j'étais plus jeune, j'adorais les thrillers par exemple. J'ai été surpris que l'histoire d'*Sur la route d'Omaha* m'attire autant car elle était sans doute plus simple, plus humaine que ce que je projetais. Je n'ai jamais eu l'intention de faire un film avec des enfants – et encore moins pour mon premier film. Je suis très heureux que ce script me soit arrivé un peu plus tard dans ma vie car au final, il était taillé à ma sensibilité de cinéaste et de parent – je suis aujourd'hui un peu plus tendre, moins cynique, que lorsque j'étais plus jeune. Je comprends aujourd'hui que faire un film dont les personnages sont de vrais humains, ça n'a pas de prix et ça me suffit. *Sur la route d'Omaha* évoque certains problèmes et pas les solutions. Il est simplement une dramatisation de ce qu'a pu vivre une vraie famille. Et c'est ça qui m'a tant captivé à la lecture du script.

La structure du film paraît assez simple. Toutefois, le mystère s'épaissit jusqu'à la révélation finale. Derrière la simplicité se cache une grande sophistication...

La première fois que j'ai lu le scénario, au bout de 40 ou 50 pages, je me suis demandé : « Pourquoi il fait ça ? Où vont-ils ? Qu'est-ce qui se passe avec ce type ? Est-ce qu'il est toxicomane ? ». Puis j'ai lu le texte qui sert de carton final et j'ai trouvé ça d'une efficacité redoutable : je ressentais une très grande frustration car je voulais savoir pourquoi. Le film parle d'une vérité extrêmement frustrante : ces adultes n'étaient pas des drogués, ils ont abandonné leurs enfants pour des tas de raisons différentes. Je trouvais intéressant d'explorer ce que traverse une famille et la triste vérité derrière. Le script a toujours été court, il va à l'essentiel et à l'efficace : ils montent dans leur voiture, ils vont au Nebraska et ils vivent ce moment. Fin. J'aime que le film soit simple et donc par moments frustrant. On a envie d'en savoir plus mais on nous en nie le droit. Personnellement, cette frustration m'a mené à m'intéresser encore plus à la réalité de cette histoire et aux raisons qui ont poussé

des parents à faire ça. Encore une fois, je n'ai pas fait *Sur la route d'Omaha* pour répondre à des questions. Je ne suis pas là pour juger la loi ou blâmer l'Amérique – il y a de très bons films qui le font et je n'ai rien à y redire. Je l'ai fait pour dire au spectateur : « Vous avez peut-être entendu parler de cette statistique. Laissez-moi vous montrer l'humain derrière le chiffre. »

Même si vous ne vouliez pas expliquer les raisons de son geste, est-ce que ça a été difficile pour vous de ne pas juger ce père ?

Tous les jours, des gens bien agissent mal. Et c'est en partie pour cette raison qu'il se termine ainsi car on y prépare la possibilité que ce père retrouve un jour ses enfants. On ne sait pas si ce sera le cas, s'il en sera capable, mais dans cette scène, il dit : « Je crois que j'ai besoin d'aide ». La phrase est cruciale car le film devenait aussi une exploration de la psyché masculine américaine et de la capacité des hommes à demander de l'aide. Ça a changé avec ma génération mais pour celle de mes parents, les hommes ne devaient pas et ne pouvaient pas demander de l'aide. En emmenant ce personnage dans cette direction, je l'ai beaucoup moins jugé et j'ai su que je pouvais être à ses côtés. Mais je comprends

aussi qu'on pense l'inverse... Lors de questions/réponses avec le public, des spectateurs se montraient incapables d'avoir de l'empathie pour le père. Ils n'aimaient pas que je puisse faire de la dramaturgie avec les problèmes que traverse l'Amérique sans pointer du doigt les responsables – il aurait fallu que j'accuse les milliardaires, la législation ou les politiciens. Je comprends que ce soit dur de ne pas juger ce père. C'est aussi pour ça que mon choix pour l'acteur qui l'incarnerait était crucial.

Pourquoi John Magaro, alors ?

J'ai eu quelques noms en tête mais à partir du moment où j'ai pensé à John, ça devait être lui et personne d'autre. Je voulais quelqu'un qu'on avait appris, au fil du temps, à apprécier dans la sphère cinéphile. John ne joue pas les « gars typiques » – c'est très clair dans *First Cow* et *Past Lives*. J'aimais l'idée qu'il ait la chance, ici, d'incarner un père, de porter le film à lui seul et qu'il n'ait pas à jouer le mec qui pense devoir être le héros. Je trouve qu'il insuffle intrinsèquement cette humanité qui propulse le rôle dans les zones grises – on lui fait confiance et en même temps, pas du tout. Et puis ses yeux sont chaleureux.



Même si vous n'étiez pas intéressé par les raisons qui poussent des parents à abandonner leurs enfants, avez-vous fait des recherches sur la loi « Safe Haven » ?

C'était compliqué car il n'y a pas tant de données que ça. On ne peut pas contacter ces parents, leurs noms n'ont pas été révélés et on ne sait pas qui sont leurs enfants. On peut obtenir quelques informations seulement par le bouche-à-oreille et surtout, par les articles de presse – certains journalistes ont pu parler à ces gens à l'époque. On sait par exemple que l'un d'eux a perdu son conjoint et ne s'en sortait pas – il y avait aussi des facteurs sous-jacents de santé mentale. Dans un autre cas, un enfant était atteint d'un handicap mental très sévère et n'était pas éligible à une aide sociale – la mère s'est dit qu'en abandonnant son fils, qu'elle n'arrivait pas à contrôler physiquement, il pourrait au moins être pris en charge par le système. Je n'ai jamais entendu parler de parents qui avaient abandonné leurs enfants parce qu'ils ne les aimaient plus et voulaient s'en débarrasser. John et moi avons tiré le meilleur parti possible de ces quelques recherches et on les a distillées dans le film. Ce père ne sait pas comment demander de l'aide. Bien sûr, on peut se draper dans la morale et se dire qu'il aurait pu faire des tas de choses pour s'en sortir. Reste que, dans la vraie vie, 36 enfants ont été abandonnés. Certains parents n'ont donc pas trouvé d'autre solution. Parmi les informations qu'on a sur ces parents, on sait que – par honte – aucun n'a osé demander de l'aide à sa famille. Cette idée de honte m'intéressait particulièrement et elle est très présente dans la performance de John durant la dernière scène. À l'étranger, le public est abasourdi en apprenant l'existence de ces lois. La France est un pays avec un vrai système social, où les parents ont des aides et des filets de sécurité. Alors qu'en Amérique, c'est chacun pour soi. Notre système de santé est en miettes, il ne cherche que le profit. Donc forcément, pour des Américains un peu libéraux, tout ça est méprisable. Et malheureusement, mon film ne leur donne pas d'alternative ou de solution pour résoudre les choses.

LA LOI REFUGE

Le 18 juillet 2008, l'Assemblée du Nebraska adopte la « safe-haven law » (loi refuge), autorisant les abandons d'enfants – sans limite d'âge – dans les hôpitaux de l'Etat. A une époque où démocrates comme républicains essayaient de réduire le nombre d'avortements, les parlementaires espéraient contribuer au débat en proposant un refuge aux parents en détresse.

Quelques mois plus tard, loin des nouveau-nés que la loi était censée viser, ce sont une trentaine d'adolescents qui ont été abandonnés. Le 17 novembre 2008, le gouverneur républicain Dave Heineman convoque l'assemblée en session extraordinaire pour réécrire la loi en y faisant porter l'âge limite des enfants, qui sera fixé à 30 jours. Cette modification est entrée en vigueur le 22 novembre.



Quelles ont été vos premières décisions visuelles pour *Sur la route d'Omaha* ? Que vouliez-vous accomplir formellement pour raconter cette histoire ?

En premier lieu, je n'ai pas voulu regarder d'autres films en référence. Avec mon chef opérateur Paul Meyers, qui a une grande expérience dans la pub et qui a filmé un de mes courts-métrages, on connaît bien le road trip américain, qui est un genre en soi et qui fait vraiment partie de l'ADN du cinéma indépendant. J'en étais très conscient et si ça se voit, c'est parce que j'ai absorbé ces films au fil des ans. Mais je ne voulais pas passer du temps à regarder d'autres films et que ça finisse par me peser. La première décision a été de rester ancré à la voiture, qu'on sente qu'il s'agit de leur maison. Je ne voulais pas de plans de drones. Quand on capture la voiture de l'extérieur, la caméra devait être comme le regard d'un animal ou d'un humain au bord de la route ou dans un champ à 200 mètres. Pas de point de vue divin comme chez David Fincher, qui insuffle comme une idée de fatalité. Je voulais rester ancré dans le sol. On a nous-même effectué plusieurs fois le chemin en voiture lors des repérages, si bien que tous les décors qu'on utilise sont vraiment sur la route qui mène à Omaha. Au départ, Paul et moi avions des idées plus élaborées de compositions et de mise en scène mais très vite, on a un peu tout balayé pour nous fixer sur l'idée de capturer Wyatt, notre acteur de six ans. Car on savait qu'il ne serait jamais sur ses marques et qu'il ne ferait jamais deux fois la même chose. Il serait notre petit Philip Seymour Hoffman, auquel on allait se plier. Ça a accentué cette idée de rester collé à la voiture. On a bien essayé un plan en dolly (chariot pour les travellings) mais je l'ai coupé au montage car il jurait avec le reste. On

pensait beaucoup à ces images qu'on voit dans les livres de photographes américains – en photo aussi, le road trip dans l'Ouest américain est un sous-genre très courant –, comme Alec Soth par exemple, avec des compositions très carrées. Puis, dès qu'on était proches de Wyatt, la caméra était un peu plus portée, un peu moins verrouillée. Mon but était de faire un beau film parce qu'il rappelle des souvenirs.

Le road trip américain est souvent associé à une idée de liberté, via les grands espaces, et donc d'une forme de joie. Quand vous tournez *Sur la route d'Omaha*, est-ce une notion contre laquelle vous devez intrinsèquement lutter ?

La nature expansive du décor américain est difficile à appréhender. Un peu comme l'Afrique, l'Ouest américain est un paysage tellement immense que vous ne savez jamais combien de temps vous allez devoir conduire pour tomber sur la prochaine habitation ou la prochaine station-service. Et ça, c'est impossible de s'en rendre compte avant d'avoir entrepris un tel voyage. Il se trouve que j'ai beaucoup voyagé dans ces paysages ; mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent alors on n'allait pas en vacances à Hawaï ou au Mexique, on partait sur les routes de l'ouest pour camper quelque part. Durant ces voyages, vous vous arrêtez au bord de la route pour faire pipi, vous tombez sur un bibelot qui vous plaît dans une station-service. Pour ceux qui ont grandi dans l'Ouest américain et dans la classe moyenne ou ouvrière, ce sont de vrais souvenirs. Ce sentiment de liberté dont vous parlez est presque inné lorsqu'on a grandi sur la côte Ouest ou au Texas, parce que le paysage est tellement vaste ! Alors que lorsque vous conduisez à travers l'Europe, tout ce que vous voyez, partout,





c'est l'Histoire. C'est une terre civilisée depuis 2000 ans. On ne voit pas ça en Amérique – et même pas l'Histoire des Américains Natifs car il n'y a pas de mémoriaux. Tout ce qu'on voit, c'est ce grand vide, et donc un champ des possibles quasi infini. C'est pour cette raison qu'en Amérique, on a été élevés avec la croyance que l'on peut tout faire. Vous savez, je serais le premier à dire que mon pays est un sacré foutoir. Mais pourtant, je l'aime car cette mentalité m'a aidé à grandir avec une certaine confiance en moi, la confiance que je pourrais un jour être réalisateur alors que gamin j'emmenais les cochons à des foires aux bestiaux. Dans ma ville natale, il n'y avait même pas de groupe de rock amateur qui jouait dans son garage, j'ai grandi loin de toute idée de culture ou de pop culture. C'est un miracle que je sois réalisateur aujourd'hui. Cette mentalité du « tout est possible » découle de ces road trip où votre esprit déambule et rêve à ce que la vie pourrait être.

Mais y a-t-il une friction entre le genre et le sentiment que le film doit dégager ?

Je crois qu'il y a des moments où j'ai permis à la joie d'affleurer – la séquence où ils chantent, quand ils mangent à la station-service ou quand ils dansent devant la voiture. Le ton du film était crucial car il y a finalement peu de dialogues. *Sur la route d'Omaha* me permet de travailler l'émotion. Dans une séquence plutôt joyeuse comme celle des cerfs-volants, les sentiments du père ajoutent du contraste. Pour moi, chaque scène est un peu comme une chanson. Et j'espère qu'au final, l'album fonctionne dans son intégralité. Il y a cette valse permanente entre cette joie débridée de l'enfance et la réalité que traverse ce père, confronté à cette décision qu'il est sur le point de prendre. Au final, il y a ces deux sentiments contradictoires – c'est inhérent au point de vue d'un enfant. Charlie est si jeune qu'il est forcément résilient ; Ella assume le fardeau d'être une sorte de mère pour lui ; et puis il y a leur père, qui tout le long du film, est très mal.

Vous avez réalisé beaucoup de pubs par le passé, des spots qui au-delà des produits, vendaient aussi une manière de vivre – le sport, le foyer, le partage, le dépassement de soi etc. Avec l'âge, avez-vous eu aussi envie d'aborder des sujets plus complexes, d'arrêter de « vendre » du bonheur ?

J'ai toujours eu pour but de devenir réalisateur de cinéma. La route a été longue jusqu'à *Sur la route d'Omaha*. Après avoir évolué pendant 17 ans dans cet espace très « safe » qu'est la pub, j'avais envie que mon travail narratif soit plus exigeant. J'aime les zones de gris et, évidemment, c'est proscrit dans la pub, qui est censée vendre de l'optimisme. Donc oui, ça peut être assez épuisant d'évoluer dans cette industrie. Est-ce que ça m'a permis de donner une vie très confortable et stable à ma famille ? Oui. Est-ce que ça a payé l'éducation de mes enfants et leur université ? Oui. J'en suis très reconnaissant. Mais le cinéma, lui, ne s'agenouille pas devant le capitalisme. J'ai financé *Sur la route d'Omaha* moi-même et il était très clair dans mon esprit que je ne faisais pas un film qui allait rapporter beaucoup d'argent. Mais je suis si fier qu'il existe ! Avec *Sur la route d'Omaha*, je ne cherchais pas à faire un « crowd pleaser ». Ce script m'a trouvé et j'ai été heureux de suivre mes instincts. Travailler dans la pub est difficile, et encore plus si, comme moi, vous êtes venu à cette forme par l'amour des films. À l'école de cinéma, j'ai appris que je pouvais gagner ma vie en faisant des pubs. Au lieu de prendre une route à la Sean Baker, j'ai fait de la pub. Je n'aurais pas pu dormir sur le canapé de ma mère jusqu'à mes 30 ans car j'ai eu très jeune une famille à nourrir. Donc mon premier film s'est fait quand il s'est fait. Je suis heureux que ça ait pris du temps car sans ça, je n'aurais pas réalisé *Sur la route d'Omaha*.

Propos recueillis par Emmanuelle SPADACENTA, rédactrice en chef du magazine CinemaTeaser.



JOHN MAGARO

Le père

John Magaro est un acteur américain dont la carrière couvre le cinéma, la télévision et le théâtre. Il tient le rôle principal du drame *Sur la route d'Omaha*, présenté au Festival de Sundance 2025 et lauréat du Grand Prix du Jury du Festival du Film Américain de Deauville la même année.

L'acteur s'est notamment fait connaître pour ses rôles dans *Past Lives* de Celine Song (nommé aux Oscars en 2023), dans *First Cow* (récompensé par le New York Film Critics Circle), ou encore pour *The Big Short : le casse du siècle*. Il a également joué dans *Overlord*, *War Machine*, *Carol* ou encore *Unbroken*.

À la télévision, il apparaît dans la série *The Agency*, produite par George Clooney, aux côtés de Michael Fassbender. Il figure également au casting de *The Umbrella Academy*, *Jack Ryan*, *Orange Is The New Black* et *The Good Wife*.

Au théâtre, il se produit à Broadway lors de la reprise de *The Front Page*, mise en scène par Jack O'Brien, et joue également dans *Tigers Be Still*, *Illyria* et *Good Television*.

Récemment, John Magaro a tenu un rôle dans le thriller historique *September 5*, de Tim Fehlbaum (nommé au Golden Globe du Meilleur film dramatique), dans *Köln 75*, présenté à la Berlinale 2025, ainsi que dans *The Mastermind* - sa troisième collaboration avec la réalisatrice Kelly Reichardt - présenté à Cannes en compétition. Prochainement, il apparaîtra dans *The Bride!* de Maggie Gyllenhaal.

FILMOGRAPHIE

- **2014** : *Unbroken*, Angelina Jolie
- **2015** : *The Big Short : le casse du siècle*, Adam McKay
- **2015** : *Carol*, Todd Haynes
- **2015** : *Orange Is the New Black* (série), créée par Jenji Kohan
- **2017** : *War Machine*, David Michôd
- **2018** : *Overlord*, Julius Avery
- **2019** : *First Cow*, Kelly Reichardt
- **2019** : *The Umbrella Academy* (série), créée par Steve Blackman



- **2022** : *Showing Up*, Kelly Reichardt
- **2023** : *Past Lives*, Celine Song
- **2024** : *The Agency* (série), Georges Clooney
- **2024** : *September 5*, Tim Fehlbaum
- **2025** : *Köln 75*, Fluk
- **2025** : *The Mastermind*, Kelly Reichardt
- **2025** : *Sur la route d'Omaha*, Cole Webley
- **2026** : *The Bride!* Maggie Gyllenhaal



MOLLY BELLE WRIGHT

Ella

Jeune actrice en pleine ascension, Molly Belle Wright est à l'affiche de *Sur la route d'Omaha*, dans lequel elle interprète Ella, la jeune fille de la famille.

Originnaire de Manchester, en Angleterre, elle débute à l'écran en 2021 dans le thriller *Où est la petite Aria ?* de Vic Sarin. Elle tient le rôle principal dans *Les pires enfants de l'histoire du monde*, réalisé par Dallas Jenkins. En 2025, elle apparaît dans la saison 2 de *Nine Perfect Strangers*, aux côtés de Nicole Kidman et Christine Baranski.

Parmi ses prochains projets figurent *Flavia*, adaptation de la série de romans d'Alan Bradley, réalisée par Bharat Nalluri, avec Martin Freeman et Jonathan Pryce ; le thriller *Deep Water* de Renny Harlin, ainsi que *Black Box (Flight 298)*, réalisé par Steven Quale.

Du haut de ses 12 ans, l'actrice se distingue également par son engagement. En 2021, à seulement 7 ans, elle devient la plus jeune intervenante TED au monde, collaborant avec le réalisateur Michael Gracey et la Minderoo Foundation. En 2023, elle prend la parole avec le soutien de l'UNICEF lors du Festival de las Ideas, à Puebla, aux côtés de James Cameron et Jordan B. Peterson. Sensible à la cause animale, elle est également ambassadrice du National Trust et fondatrice de Molly's Wildlife Warriors and Conservation Club.

FILMOGRAPHIE

- **2021** : *Où est la petite Aria ?* Vic Sarin
- **2023** : *Les pires enfants de l'histoire du monde*, Dallas Jenkins
- **2025** : *Sur la route d'Omaha*, Cole Webley
- **2026** : *Flavia*, Bharat Nalluri
- **2026** : *Deep Water*, Renny Harlin
- **2026** : *Black Box (Flight 298)*, Steven Quale

WYATT SOLIS

Charlie

Wyatt Solis est un acteur originaire de Los Angeles. À l'âge de cinq ans, il décroche son premier rôle dans la série *9-1-1* diffusée sur FOX.

À six ans, Wyatt interprète le rôle de Charlie dans *Sur la route d'Omaha*, aux côtés de John Magaro et Molly Belle Wright.

En 2024, il tourne dans le film indépendant *Beyond the Rush* de Robert Sayegh, aux côtés de Mena Suvari (*American Pie*), Cathy Moriarty (*Raging Bull*), John Savage (*Voyage au bout de l'enfer*) et Bill Barrett (*The Oval*).

FILMOGRAPHIE

- **2018** : *9-1-1* (série) créée par Ryan Murphy, Brad Falchuk et Tim Minear
- **2024** : *Beyond the Rush*, Robert Sayegh
- **2025** : *Sur la route d'Omaha*, Cole Webley





COLE WEBLEY

Réalisateur

Cole Webley a grandi dans la campagne de l'État de Washington, aux côtés de ses cinq frères, au sein d'une famille passionnée de cinéma. Cet environnement nourrit très tôt son goût pour la réalisation et son désir d'explorer le monde à travers l'image.

À l'issue de ses études de cinéma, il se tourne d'abord vers la publicité. Son travail est largement salué et récompensé, notamment par le prestigieux Advertising Excellence / Single Award de l'AICP Show en 2021 pour *The Epidemic*, un film de sensibilisation contre le harcèlement scolaire créé en partenariat avec Monica Lewinsky et BBDO New York. Ses campagnes *Agape* pour NY Life et *The Journey* pour 84 Lumber ont été diffusées lors du Super Bowl, l'imposant comme une figure incontournable du secteur.

Après sept courts métrages et plus d'une centaine de films publicitaires, *Sur la route d'Omaha* marque son premier long métrage.

CHRISTOPHER BEAR

Compositeur

Christopher Bear est un compositeur, producteur et multi-instrumentiste basé à Los Angeles. Batteur et compositeur du groupe Grizzly Bear pendant 15 ans, il a parcouru le monde et participé à l'enregistrement de cinq albums. En tant que musicien de studio, il a collaboré avec de nombreux artistes, parmi lesquels Fleet Foxes, Beach House, The War on Drugs et Paul Simon.

Côté composition pour l'image, il signe la musique de trois saisons de la série *High Maintenance*, de la série *Home*, du film *Past Lives*, nommé aux Oscars ainsi que de la série *Dave*.

En 2023, il compose la musique du film *Mother, Couch !*, présenté au TIFF, ainsi que celle du documentaire d'Andy Kaufman, *Thank You Very Much*, présenté à Venise et lauréat du prix du Meilleur documentaire. Il est également le compositeur de la musique de *If You Were The Last* et du thriller psychologique *The Passenger*.



LISTE ARTISTIQUE

Le père John Magaro
Ella. Molly Belle Wright
Charlie Wyatt Solis
L'infirmière Edie Talia Balsam
La sheriff Rachel Alig

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Cole Webley
Scénario Robert Machoian
Directeur de la photographie Paul Meyers, Asc
Montage Jai Shukla
Décors. Cortni Wimberley
Costumes. Sarah Lowe
Casting Sunday Boling
. Meg Morman
Musique Christopher Bear
Producteur Preston Lee
Coproducteurs. John Foss
. Scott James
Production Sanctuary Content

